
Jean-Paul Boyer, *Hommes et communautés du haut pays niçois médiéval. La Vésubie (XIIIe-XVe siècles)*

Monsieur Martin Aurell

Citer ce document / Cite this document :

Aurell Martin. Jean-Paul Boyer, *Hommes et communautés du haut pays niçois médiéval. La Vésubie (XIIIe-XVe siècles)*. In: Médiévales, n°20, 1991. Sagas et chroniques du Nord. pp. 109-111;

http://www.persee.fr/doc/medi_0751-2708_1991_num_10_20_1210_t1_0109_0000_1

Document généré le 13/06/2016

NOTES DE LECTURE

Jean-Paul BOYER, *Hommes et communautés du haut pays niçois médiéval. La Vésubie (XIII^e-XV^e siècles)*, Préface de Noël Coulet, Nice, Centre d'Études Médiévales, 1990, 586 p.

« La Méditerranée : une mer entre deux montagnes ! » La belle formule de Fernand Braudel n'a pas suscité outre-mesure de vocations parmi les médiévistes français. Lorsqu'on examine la bibliographie sur les Alpes provençales ou les Pyrénées catalanes, l'image d'un espace mort de l'érudition s'impose : seuls les travaux anciens de Thérèse Sclafert, fidèle disciple du Marc Bloch des *Caractères originaux*, ont tenté dans l'après-guerre de combler ce vide historiographique. Pourtant, ces espaces devraient accaparer davantage notre attention de médiévistes : chacun sait qu'avant les grands bouleversements démographiques de l'époque moderne, la montagne-refuge méditerranéenne a connu ses plus beaux jours au Moyen Age. C'est dire tout l'intérêt du livre de J.-P. Boyer qui nous aide à cerner ce modèle accompli des vallées de l'arrière-pays qu'est la Vésubie. Certes, l'orographie morcelle, cloisonne, isole cet espace dans lequel la rivière entreprend son chemin sinueux autour de sommets qui atteignent les 3 000 m : cependant, cette montagne n'est pas — pour reprendre encore une expression, cette fois-ci moins heureuse, de F. Braudel — « un monde ordinairement à l'écart de la civilisation ». La Vésubie de J.-P. Boyer ébranle une fois de plus les pesanteurs du déterminisme géographique ; les archives de ses quelque sept communes dévoilent un monde ouvert aux échanges commerciaux, aux pouvoirs politiques extérieurs et aux courants juridiques ou religieux les plus en vogue dans les grandes métropoles du Bas Moyen Age. Écrit avec clarté, ce beau livre propose une vision de la montagne médiévale promise à un long avenir historiographique. Il tient compte des plus récentes problématiques des historiens. Le plan choisi par l'auteur dénote l'intrusion du politique et du mental dans un domaine où aurait primé naguère le goût pour la civilisation matérielle.

Pour les petits éleveurs-laboureurs qui composent les vigoureuses communautés villageoises de la Vésubie, la forêt est le milieu de prédilection. C'est dans les domaines boisés en altitude ou sur les pentes des ubacs que se déroulent la cueillette et l'élevage, mais surtout que l'on coupe le bois d'œuvre commercialisé vers Nice. Ces forêts font l'objet d'une exploitation systématique, souvent aliénées au profit d'entrepreneurs extérieurs qui en ont loué des lots ; dès la fin du XIII^e siècle un certain déboisement entraîne même des conflits entre les communautés qui voient leur échapper une source importante de revenus ; cette déforestation reculera avec la stagnation démographique, mais elle ne témoigne pas moins du rôle que l'exploitation du bois joue dans l'économie montagnarde. Aussi important était l'élevage : forêts, alpages et herbages permettent l'entretien des troupeaux des villageois dont la fortune ne se fonde pas seulement sur le petit bétail mais aussi sur les bovins. La

cohésion communale est renforcée par la maîtrise collective des pâturages : l'*universitas* intervient constamment dans la gestion des terres communes, elle réagit avec vigueur contre la mise en défens, l'irruption des troupeaux étrangers et les entrepreneurs de transhumance ; elle coordonne les expéditions punitives contre les villages voisins à la suite desquelles on consomme collectivement les bêtes saisies. Les conflits de la surpécoration font ressortir beaucoup plus les conflits entre les communautés villageoises qu'entre les différentes catégories sociales.

Depuis longtemps, les villages de la Vésubie se sont en effet émancipés de la tutelle seigneuriale. Dès la fin du XIII^e siècle, la noblesse n'y est plus que l'ombre d'elle-même ; le rôle insignifiant de la maison des Tournefort, seigneurs de la Bollène, Saint-Martin, Loda et Lantosque à l'époque de Charles I^{er} (1245-1285), pour laquelle l'auteur nous propose une solide monographie, témoigne de son déclin. Elle n'a su résister à la double action des communautés et du prince. D'une part, les *universitates*, qui remplacent les consuls du XII^e siècle, se sont donné une solide organisation : le *bayle*, représentant du pouvoir comtal, les chapeaute certes ; elles n'en sont pas moins contrôlées par des conseillers qui nomment les syndics et qui font entériner leurs décisions par un parlement général. C'est au sein du conseil restreint, composé des notables de la communauté, qu'il faut chercher le véritable épiscentre du pouvoir villageois : même si leurs origines ne sont pas toujours aristocratiques, les conseillers sont comparables à des coseigneurs ; l'évincement de la noblesse et du système seigneurial n'en préserve pas moins une structure oligarchique. D'autre part, le souverain est particulièrement présent dans cette vallée alpine. L'apogée de l'administration princière intervient sous Robert I^{er} (1309-1343) : un *bayle* majeur, un juge et un clavaire gouvernent la vallée ; ils se font aider par des subalternes (sous-viguier, sergents, *bayles* mineurs) et par la garnison de leur château. Le pouvoir de ces fonctionnaires s'efface sous la reine Jeanne (1343-1382) ; il subit quelques transformations à partir de 1388 où la Vésubie est intégrée à l'État savoyard. Une alliance objective existe entre la puissance publique, surveillant de près cette zone de frontière lorgnée par de multiples principautés, et les oligarchies villageoises, heureuses de se débarrasser de l'autorité seigneuriale pour transformer les sires justiciers en simples percepteurs de rentes. Le revers de cette médaille tant soit peu idyllique se trouve dans l'alourdissement de la fiscalité étatique à laquelle collaborent ces conseillers au dévouement servile envers le roi.

Cet ouvrage se clôt par une étude sur la religiosité des habitants de la Vésubie. Les sources, principalement municipales, étaient peu explicites sur ce point : l'auteur nous propose toutefois une analyse anthroponymique qui traduit le triomphe des noms à haute valeur religieuse, notamment ceux des apôtres, dès 1325 environ ; il étudie les testaments qui révèlent, ici comme ailleurs, de nouvelles attitudes devant la mort ; une prospection des lieux de culte témoigne de l'épanouissement de l'art, de l'essor de la liturgie et de la multiplication des chapelles au XV^e siècle. Les fresques de Saint-Sébastien de Venanson (1481), reproduites dans l'ouvrage, tout en inscrivant leurs thèmes dans un courant général de piété, témoignent d'un certain conservatisme ; parce qu'elle reflète l'intervention du quotidien dans l'iconographie, l'on retiendra la belle peinture murale de Saint-Sébastien terrassant le démon de la peste (p. 446).

En somme, cette remarquable thèse de micro-histoire dépasse largement le cadre des quelques villages étudiés. Elle nous présente un modèle particu-

lier de la montagne méditerranéenne médiévale : ces Alpes maritimes, aux villages urbanisés que peuplent des éleveurs-agriculteurs, organisés en *universitates* et gouvernés par des représentants du prince, entretenant des liens étroits avec Nice, sont aux antipodes d'un monde aussi autarcique que sauvage sorti tout droit de l'imagination des quelques penseurs qui n'ont guère visité leurs sources. Le mérite de J.-P. Boyer est d'avoir rompu ces moules surannés pour nous présenter un espace ouvert aux influences extérieures dont la particularité est justement l'absence d'originalité.

Martin AURELL

R. Howard BLOCH, *Étymologie et généalogie, Une anthropologie littéraire du Moyen Age français*, traduit de l'anglais par Béatrice Bonne et Jean-Claude Bonne, Paris, Des Travaux/Seuil, 1989, 318 p.

L'ouvrage d'Howard Bloch dont Béatrice et Jean-Claude Bonne nous proposent la traduction est le résultat d'un projet visant à dégager un modèle culturel commun entre la représentation du langage et l'ordre social au Moyen Age. L'introduction précise les options méthodologiques de l'auteur qui, après avoir situé son essai dans la lignée des travaux de M. Foucault et M. de Certeau, légitime sa volonté d'élaborer une anthropologie fondée sur le texte littéraire. Non seulement le texte poétique peut être considéré comme un témoignage documentaire sur les idéaux d'une communauté et les tensions sociales qui la déchirent, mais aussi comme un instrument du changement social qu'il active en tant que tribune où sont avancées des réponses aux problèmes représentés. Ainsi le texte poétique est-il le lieu d'une articulation possible de la sphère des infrastructures à celle des superstructures, car il donne matière à une réflexion générale sur la pratique du signe au Moyen Age dans des domaines aussi divers que l'organisation familiale, l'économie monétaire ou la théologie. Cette approche totalisante se justifie par la coïncidence du linguistique et du social dans les écrits des théoriciens médiévaux et par la domination qu'exercent les « *artes sermonicales* » sur toutes les disciplines du savoir au Moyen Age. Là réside la grande originalité de ce travail : au lieu d'unir, à l'instar de l'anthropologie classique, les lois de la parenté à celles du langage constitué, il tente de rechercher un modèle abstrait, commun aux théories linguistiques élaborées à l'époque médiévale, aux disciplines de la culture dominante et aux structures socio-politiques.

La grammaire du Haut Moyen Age est informée par un modèle linguistique défini en terme généalogique. Les écrits de Donat et de Priscien révèlent que l'organisation interne de la grammaire repose sur un principe d'accroissement, le langage se développant du son aux lettres, puis des lettres aux syllabes, enfin des syllabes aux parties du discours et à la syntaxe. De même les spéculations linguistiques sur l'évolution des langues postulent la fondation du langage par un nomothète inspiré. Dès ce commencement absolu, représenté dans la Bible par l'instant où Adam nomma les animaux terrestres et les oiseaux, le langage s'est propagé selon le modèle de la reproduction biologique par multiplication et dérivation, l'engendrement s'effectuant à partir d'un mot-souche. Mais il s'est ainsi éloigné des « sons donnés par Dieu » et la signification s'est dégradée en même temps que, depuis